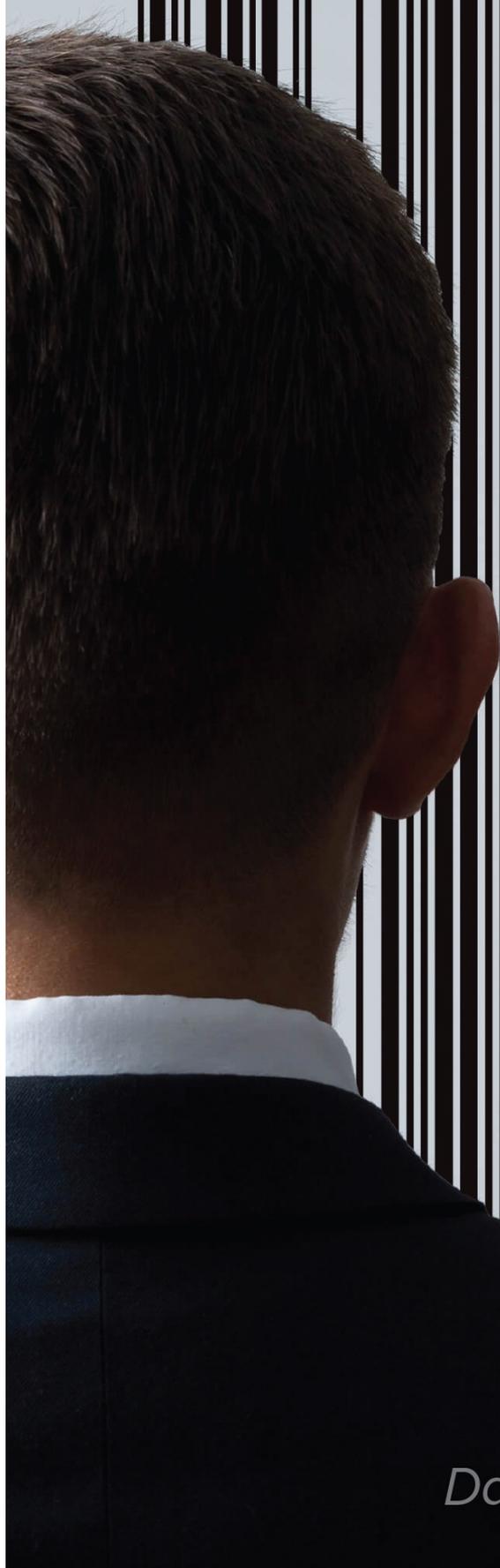


VENDEUR



Daniel Cohen

Daniel Cohen

Vendeur

© Daniel Cohen, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3147-9

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Découverte de mon instinct de vendeur

Ma scolarité a été un échec sur toute la ligne. Les années passées derrière un bureau d'école, en primaire comme en secondaire, ont fini par dresser le constat, de plus en plus irrévocable au fil du temps, que l'enseignement scolaire représentait pour moi une voie sans issue. L'école me parut vite inventée pour une certaine catégorie d'enfants bien obéissants, malléables, poussés par leurs parents vers une réussite scolaire valorisante aux yeux de la société, une éducation, presque un domptage, destinée à les façonner intellectuellement pour les porter un jour sur le dessus du panier. Moi, j'avais l'instinct d'un félin épris de liberté. Et de matérialisme précoce. À quoi pouvaient me servir de jouer de la flûte ou de connaître le nom des côtés d'un triangle... Certainement pas à me faire exister. D'autant que mes parents ne prêtaient pas la moindre importance à mes résultats scolaires, imperméables et insensibles aux mauvaises notes régulièrement inscrites sur mon bulletin trimestriel. Eux-mêmes n'avaient pas fait d'études, ce qui n'avait pas empêché mon père de se nourrir d'histoire, de littérature et d'économie, ses trois domaines préférés. Et d'être un sage. Il se définissait comme un intellectuel au service de ses mains ! En termes plus clairs, il était réparateur et vendeur occasionnel en électroménager. Ma mère ne travaillait pas, élevant comme la plupart des femmes de la famille ses enfants, deux garçons, une fille, dont je suis l'aîné. Nous dormions tous trois regroupés dans la même pièce, une chambre aux murs tapissés d'un papier à grosses fleurs jaunes.

Marginal dès l'âge de douze ans, je fuyais les cases noires ou blanches du jeu de dames scolaire. Pas question d'être un pion. Les règles, l'autorité, très peu pour moi. Mon caractère libre et rebelle ne s'en accommodait pas. Issu d'un milieu très modeste, je ne trouvais ma place nulle part, occupant à demeure le fond de la classe réservé aux enfants récalcitrants. Mes professeurs se montraient très avares d'attentions et de patience à l'égard

des brebis égarées dont j'étais l'illustre représentant et pour moi, c'était une aubaine ! Avec les moutons de Panurge de la classe, nombreux, ils pouvaient cultiver à loisir leur autosatisfaction et leur -bonne- conscience du travail accompli. Moi, hostile à tout effort studieux, je contrariais leurs intérêts. Mais j'étais loin d'en avoir conscience. Je ne voulais faire de tort à personne. Simplement, je m'ennuyais. Le peu de temps passé sur les bancs de l'école ne m'avait encore donné ni amis, ni savoirs, ni ambition. Je ne me sentais pas du côté des enseignants et je n'aurais jamais voulu faire partie de ces intellectuels prétentieux dont le look si mal soigné me faisait détourner le regard. Je détestais leurs costumes démodés, leurs chaussures à semelles de crêpe et leurs coupes de cheveux ridicules ainsi que leur esprit, aussi étriqué et compassé que leur dégainé. Non, vraiment, ces enseignants à l'allure tragi-comique n'étaient pas mes inspireurs. Ils représentaient tout ce que je ne voulais pas devenir. Pour moi, ils incarnaient un monde façonné ; pour eux, j'incarnais un monde perdu. Nous étions incompatibles !

J'ai entendu récemment un célèbre neuropsychiatre déclarer qu'il n'existe pas d'enfants à problème, seulement des enfants qui ont des problèmes... Je n'aimais pas l'école et l'école me le rendait bien, mais si un seul de ces enseignants m'avait regardé, un peu écouté, un peu parlé, alors qui sait...

Jour après jour, je cultivais ainsi une aversion naturelle pour ce monde, ses codes et ses représentants. J'éprouvais une vague et désagréable impression d'un déclassement constant, d'une évaluation orientée au rabais... Tous ces ressentiments m'ont sans doute sculpté. L'échec scolaire se profilait pour moi et cela m'indifférait. La défaite émanait-elle de l'élève rétif ou des professeurs démobilisés, endormis sur leurs certitudes ? Qu'importe. J'ai encaissé leurs reproches, leur indifférence, leur abandon, parfois leur mépris, devenant un laissé-pour-compte qui illustre à mon sens le fiasco du système scolaire. Mais ma place au soleil devait bien exister. Sans le savoir ni même l'imaginer, j'étais un optimiste de nature et en moi, était en train de se construire une force intérieure insoupçonnée, celle d'un adolescent humilié...

L'environnement extérieur, c'est-à-dire la rue, m'attirait bien plus que les quatre murs de l'école qui cloisonnaient les esprits. Je séchais de plus en

plus les cours et mes absences constituaient des alibis en béton à la démission définitive de mes enseignants. Je n'allais pas me contenter de gémir... Dès la sixième, je glande le plus clair du temps au bar du coin de la rue, le Milk Bar. L'établissement se situe sur mon trajet entre mon domicile et le collège. Là, au moins, je suis accueilli à bras ouverts. On n'y sert pas d'alcool. Quand mes moyens me le permettent, je commande un lait fraise. La salle garnie de baby-foot, flipper et autres jeux vidéo, est toujours animée, joyeuse et bruyante. Le matin, j'envoie voler mon sac à dos kaki portant l'inscription US à côté des baby et je commence les tournois. Des étudiants dont les plus âgés doivent avoir dix-sept ans composent le gros de la clientèle. Je fais partie des plus jeunes.

Je traîne en chemin devant les vitrines des quelques commerces du quartier : un pressing, un magasin de prêt-à-porter pour adolescents, un chausseur, une boulangerie, un fruits et primeurs et un tabac presse... L'animation qu'ils créent dans les rues me plaît. Nous habitons à deux kilomètres du centre-ville de Lyon, dans un immeuble en pierre de taille vieux et insalubre où nous occupons à cinq un quatre-vingts mètres carrés. C'est la promiscuité mais on est bien, tous ensemble dans la cuisine, centre de vie de la maison. Une vieille table pour nos repas et les devoirs, des chaises dépareillées et une tv posée sur un meuble en formica. Le décor est sobre. Mes parents n'ont jamais eu de grandes prétentions : manger, dormir, travailler et parfois le vendredi soir, aller à la synagogue. Cela suffit à leur bonheur. Le dimanche matin, mon père se rend au PMU du boulevard de l'Europe où il retrouve ses copains. Il revient vers midi avec son éternel ticket de tiercé plein de promesses. Tous devant la télé, on attend impatiemment la course de quinze heures pour entendre toujours la même rengaine : « Si j'avais écouté mon pote Marc, je gagnais » ou « si j'avais pas changé au dernier moment mes chevaux, c'était bon... » ! Mon père invoque tous les mauvais coups du sort pour justifier ses ratés mais aussitôt, il se dit persuadé de pouvoir les éviter la semaine suivante. Et c'est comme ça tous les dimanches. Au final, c'est perte sèche depuis des années !

Le Milk Bar est tenu par deux frères jumeaux aux relations et au passé soi-disant troubles. Leur bande de jeunes copains, dont j'espère en mon for intérieur faire partie un jour, fait tâche dans un établissement accueillant la

jeunesse du quartier. Mes adversaires de baby-foot ont l'air louche et leur langage est celui de la rue. Leur look, chaînes en or qui brillent, survêtement Tagini, Stan Smith aux pieds, est celui des parfaites petites racailles. J'essaie de les imiter en portant une chaîne en plaqué or empruntée à ma mère. Pour ma tenue vestimentaire, ce n'est pas encore ça ; je n'ai pas les moyens qui pourraient me définir comme un des leurs.

À force de traîner dans le quartier, tout le monde me connaît. Un jour, l'un des patrons du Milk engage la conversation avec moi et l'air de rien, évoque les petits trafics auxquels son frère et lui se livrent. Il y va sur des œufs, me livre des anecdotes de plus en plus borderline tout en observant mes réactions. Mes yeux qui s'écarquillent d'étonnement et mes interjections d'admiration renforcent sa gloire et l'encouragent sans doute à penser que je suis de leur trempe. Il m'offre bientôt de rejoindre leur petite bande. Je suis partant, tu parles ! Ma première mise à l'épreuve ne tarde pas. Elle consiste à revendre un bijou, une bague en or blanc surmontée d'un saphir et entourée de petits diamants. À moi de trouver un acquéreur qui n'ira pas cafter direct aux flics et paiera rubis sur l'ongle, sans la moindre entourloupe. J'ai confiance dans mon baratin naturel et bien évidemment, je me déclare « l'homme » de la situation. Mon tempérament assez culotté pour mon âge leur paraît fait pour compléter leur équipe de bras cassés. Mektoub¹ ! Je vais leur montrer que je suis largement assez dégourdi et gonflé pour remplir comme eux des missions dangereuses. Mon intégration dans leur bande est très valorisante à mes yeux de gosse même si je le devine, mais sans inquiétude aucune, elle n'est pas sans risque. Je suis heureux. Je prends cette première mission comme la marque de confiance la plus haute. Primo, c'est la première fois que l'on me considère à hauteur des grands, secundo je bave à l'idée de me gagner un petit billet.

Je pars sur-le-champ, le bijou dans la poche, déterminé à réussir ma besogne et à vite ramener l'argent aux jumeaux. J'attaque ma première déballe dans le magasin de prêt-à-porter pour adolescents. Il est tenu par un fils à papa de vingt-cinq ans environ. Le genre de mec très propre sur lui, cheveux gominés peignés en arrière, toujours habillé du dernier Lewis 501, mocassins Sebago, polo Lacoste ou chemise New Man qui s'accordent

parfaitement. Je lui parle à mots couverts d'une affaire extraordinaire. Le gars n'a pas l'air très curieux. Sans lui montrer la bague, je le baratine. Tout y passe, l'or, les pierres précieuses, le prix vraiment dingue... Il s'en fout complètement. Mon histoire ne le captive pas du tout. À aucun moment il ne me prête une attention véritable, ne me pose aucune question, ne m'écoute que d'une oreille distraite. Je suis vexé. C'est un naufrage. Ce n'est pas comme ça que je vais gagner mes galons de noblesse aux yeux des jumeaux !

Je quitte avec empressement cet idiot incapable de renifler une bonne affaire. Puis tout à coup, je comprends mon erreur. J'ai essayé de vendre une bague de vieille à un jeune petit bourgeois. Evidemment, ma cible n'était pas la bonne. Le gars ne pouvait s'intéresser à ce bijou ni pour sa mère, largement capable de s'offrir mieux, ni pour sa copine, qui la trouverait ringarde, ni pour la revendre, il lui tombe bien assez d'argent de ses banquiers favoris, ses parents. Pourquoi risquerait-il une embrouille pour une bague sans doute volée dont il n'a rien à faire... Ça démarre mal. Je viens ni plus ni moins de tenter de vendre du shampoing à un chauve !

J'enregistre la leçon et plus que jamais déterminé, je décide d'aller voir du côté du magasin de chaussures. La patronne est toujours derrière sa caisse ou sur le seuil de son magasin à espérer crocher un passant ou un client pour papoter cinq minutes. Difficile d'évaluer son âge, la quarantaine, pas plus, toujours élégante malgré une corpulence assez généreuse. Je la croise souvent dans le quartier, elle me connaît, je suis le petit qui traîne, le fils de sa voisine. Lorsque j'approche de son magasin, elle est en effet sur le pas de porte et observe la rue. Bingo, elle m'interpelle. Nous échangeons quelques banalités puis balayant toute crainte, je me lance. Je lui dis que j'ai une affaire en or qui pourrait l'intéresser. Intriguée et curieuse, elle me fait entrer dans sa boutique. Aucun client n'est présent. Elle écoute très attentivement mon histoire. Remonté à fond, je me défonce pour réussir mon argumentation flatteuse et détaillée du bijou qu'elle demande à voir, alléchée. Je lui présente l'objet cérémonieusement plié dans un mouchoir en papier que je déploie lentement pour faire monter son appétit. Je l'ai lustré à la brosse à dents et au savon et il brille de tout son éclat. Les yeux de la boutiquière en scintillent très fugitivement mais assez pour que je le

remarque et que cela me fasse palpiter le cœur ! Du haut de mes douze ans, je comprends qu'elle mord à l'hameçon et que cette fois, je tiens une chance de mener l'affaire à bien. Avec assurance, je lui annonce le prix magasin. Je ne connais même pas la vraie valeur du bijou. Le patron du Milk m'a bien précisé son prix boutique et m'a répété plusieurs fois celui qu'il en attendait. Finaud, je suppose qu'il a bien grossi les deux ! Sans me dégonfler, je double la somme. Inutile de dire que cela représenterait pour moi un sacré bénéfice. La marchande regarde attentivement la bague et essaie de la passer à son index, sans succès : l'anneau est trop petit pour son doigt boudiné. Le bijou sur le bout de sa phalange, elle écarte les doigts, éloigne et rapproche sa main plusieurs fois pour admirer son effet et sa couleur sous tous les angles. Je me retiens de sauter de joie quand elle m'annonce qu'elle est intéressée, à condition de pouvoir la faire expertiser par un copain bijoutier. La coquine veut être certaine que les pierres sont authentiques. Je n'ai pas envisagé ce cas de figure. Ce manque d'anticipation de jeune bizuth me place face à un gros dilemme. Ma décision peut être lourde de conséquences : je suis responsable de cette bague et si elle disparaît, je n'ai pas les moyens de la rembourser. Ça peut chauffer pour mon matricule à mon retour au Milk... Je vais me faire ratatiner ! Mais ai-je le choix ? Qui ne tente rien n'a rien. Je lui confie donc l'anneau et je joue le flambeur désinvolte en lui accordant vingt-quatre heures de réflexion. Pas plus. Mais la naïveté et l'inexpérience que je tente de camoufler sous mes grands airs me jettent aussitôt dans une inquiétude affreuse, mesurant les risques que cette opération si hasardeuse me fait courir. Cela me dépasse à présent. Le danger pour ma pomme me noue les tripes. Mon compte est bon si la patronne décide de me rouler comme un hareng dans la farine. Vais-je revoir ma bague ? Et s'il venait à la Castafiore l'idée de me dire qu'elle est en toc ou pire, de me faire chanter en menaçant de me dénoncer aux flics pour faire effondrer le prix... Bien loin de tirer les ficelles, je me sens fragile, désarmé. Je n'ai plus qu'à patienter. Vingt-quatre heures et je serai fixé... Le temps me paraît interminable. Je traîne au Milk où le jumeau m'interpelle : des nouvelles, fiston ? Je prends un sourire énigmatique et lui réponds que dans deux jours, soit je lui amène l'argent, soit je lui rends la bague. Il me fait bien comprendre que toute autre hypothèse est inenvisageable. Je ne lui donne ni le nom de ma touche, ni le montant de ma transaction. L'attente me

paraît interminable. Une heure avant la fin du délai, je fais une incursion près du magasin où ma cible est en train de faire essayer des chaussures. Elle me fait signe de m'éloigner. Je tourne et je vire autour de la boutique avec un œil sur la porte pour ne pas manquer le départ du client. Mon excitation est telle que je ne ressens pas le froid pourtant piquant ce jour-là sous une pluie qui tombe drue ! Rien ne pourrait me contraindre à quitter mon poste d'observation. Concentration optimale, moral à toute épreuve, je suis comme un boxeur prêt à entrer sur le ring, impatient d'en découdre. Enfin le client sort avec un sac à l'effigie du magasin. C'est mon heure. La patronne, plutôt sympathique d'habitude, m'accueille froidement. C'est à peine si elle me dit bonjour. Visage fermé, la grosse garde le silence et tire une vraie tête de citron. Je me décide à engager le dialogue, on va pas y passer la nuit ! Alors, lui dis-je, la bague, elle vous plaît toujours ? Non, me répond-elle, plus du tout. Vexé et surtout décontenancé, je lui tends sans piper mot ma main à plat pour l'inviter à me la rendre. Je ne soupçonne aucun zarma² de la part de cette femme qui a du métier derrière elle comparativement à moi, jeune, naïf et tellement inexpérimenté. Je me dis que c'est fichu. Elle m'explique qu'en fait, la bague est toujours chez son copain bijoutier. Aïe, c'est pas bon pour moi. Me voilà sérieusement dans la m... !. Sous le coup du stress, je deviens légèrement provocant, ce qui a l'air de l'amuser. Mon agressivité monte alors d'un cran. Fini de rigoler. Elle réalise que je risque bel et bien de m'énerver et m'annonce en riant que bien sûr, elle reste preneuse, mais pas à ce prix-là ! Combien alors, lui dis-je ? Elle m'indique une somme qui me permettrait tout de même de gagner un petit Pascal³. Je juge que c'est correct. Affaire conclue avec paiement cash. Je la suis vers sa caisse et attends avec impatience mes petits billets. Mon cœur palpite. Mon premier deal ! Elle sort une liasse et compte les biftons un à un, très lentement, histoire sans doute de me laisser saliver. Mais mes cinq cents francs de bénéfice manquent à l'appel. Je lui en fais sèchement la remarque. Elle me rétorque que je vais devoir me contenter de ce qu'elle m'offre, pas un franc de plus ne sortira de sa caisse. La différence est destinée à son ami bijoutier et correspond, selon elle, aux frais qu'elle doit engager pour adapter la bague à son doigt. Elle continue à m'enfumer. Rougissant de colère, les mains moites, je m'emporte, hausse le ton, lui dis